

**HELEN
OYEYEMI**

BOY, SNOW, BIRD

ROMAN

**TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR GUILLAUME VILLENEUVE**

GALAADE ÉDITIONS

Pour Piotr Cieplak

*Réveille-toi, ma fille.
Ta tête devient un oreiller.*

Eleanor Ross Taylor

UN
DEUX
TROIS

1

Personne ne m'avait jamais prévenue au sujet des miroirs, de sorte que je les ai appréciés durant longtemps, les croyant fiables. Je me cachais entre eux en en plaçant deux face à face de sorte que, debout au milieu, j'étais réfléchi à l'infini dans l'un et l'autre sens. Beaucoup, beaucoup de moi. Quand je me dressais sur la pointe des pieds nous étions toutes dressées sur la pointe des pieds, à tâcher de voir la première d'entre nous, et la dernière. L'effet était vertigineux, une immense pulsation, pas tout à fait vivante, tenant plus du fonctionnement de l'automate. Je ressentais le reflet sur mon épaule comme un tapotement. J'étais avec lui dans les termes les plus intimes, comme n'importe quelle petite nouille trop seule pour être difficile avec ses fréquentations.

Les miroirs me montraient que j'étais une fille à natte blonde décolorée ramenée sur l'épaule ; aux sourcils et cils de la même couleur ; aux yeux calmes, presque noirs ; ayant l'un de ces visages que certains qualifient de « dur », d'autres de « ciselé ». Il n'était pas rare que je m'enroule un foulard autour de la tête et passe l'après-midi à jouer une nonne venue d'un siècle passé ; j'avais le front assez haut. Et ma complexion est imprévisible, passe du quasi-blafard à l'ébouillanté pour revenir au point de départ, tout cela malgré moi. Il m'arrive encore de devoir me regarder le visage pour savoir si je suis troublée ou pas.

Je me débrouillais bien à l'école. Je parle de la façon dont les garçons réagissaient en me voyant, en fait, car une certaine perversité m'incitait à passer la plupart des cours à prétendre enregistrer beaucoup moins d'informations que je ne le faisais en réalité. De temps en temps, un professeur avait des soupçons sur un devoir que j'avais rendu et il me retenait après le cours. « Quelqu'un vous a-t-il... aidée? » Je secouais seulement la tête et déplaçais ma chaise de biais, pour éviter l'éclat de la lampe de bureau que le professeur tentait à chaque fois de pointer sur moi. Qu'une fille comme moi écrive un devoir de premier ordre et les profs se transforment en flics. Je leur préférerais infiniment l'appréciation de mes camarades masculins. Sur cinq d'entre eux, quatre m'ignoraient ou étaient d'une gentillesse écœurante, comme le sont les garçons sympas avec la pire mocheté qu'ils connaissent. Mais cela n'en concernait que quatre sur cinq. Le n° 5 tendait à perdre l'équilibre bizarrement et à me suivre partout en émettant les prières et les propositions les plus inouïes. Comme s'il avait attrapé un virus. Des camarades filles recevaient des billets « anonymes » qui disaient des choses comme : *Donc... je suis épris de toi. Sans doute parce que je sais voir et entendre. Je te vois (ces yeux, ce sourire) et quand tu ris... ah je suis pris. D'habitude, je ne suis pas aussi franc, alors tu ne sauras peut-être pas qui je suis. Voici un indice... Je fais partie de l'équipe de football. Si tu as envie de tenter le coup, porte un ruban bleu dans les cheveux demain et je te raccompagnerai.*

Les billets que je recevais étaient plus... tourmentés. Plus du genre : *Tu me fais perdre la tête.* Non que ces trucs m'empêchent de dormir. Comment l'aurais-je pu puisque j'avais mon petit trafic secret? Des garçons me payaient pour écrire des billets aux autres filles en leur nom. Ils me faisaient confiance. Ils considéraient que je savais quoi dire. Je me contentais d'écrire ce que telle fille voulait à mon avis s'entendre dire et ramassais les dollars à la livraison. Les billets que me montraient mes amies n'étaient pas de mon fait, mais je gardais secrètes mes opérations : il est donc bien évident que si quelqu'un avait une occupation analogue, il restait discret lui aussi.

Quand mes cheveux commencèrent à foncer, je les brossai à l'eau oxygénée.

Quant à mon caractère, il se développait sans précipitation ni complication. Je n'interférais pas – tout était dans les miroirs. Imaginez que vous êtes né dans le Lower East Side de Manhattan dans les années 1930. Imaginez que votre père est un preneur de rats. (De votre mère absente on ne parle jamais, au point que vous caressez l'idée d'être un exemple de génération spontanée.) L'intérieur de la maison où vous grandissez est orange pâle et brun rouille ; à l'aube et au crépuscule, des ombres se déplacent telles des mains derrière les rideaux – des silhouettes d'hommes, cheveux crantés par la gomina, réunies au coin de la rue pour chanter à sept voix leur douce amie, le tram qui chuchote sur ses rails, Mme Phillips, la voisine, qui bat des couvertures. Votre père est vieux jeu ; il tue les rats comme le lui a appris son grand-père. Ce qui signifie qu'il y a des petites cages à la cave – un minimum de sept en toutes circonstances. Chacune renferme un rat prostré, qui émet un son tenant du gazouillis et du babillage : *lak lak lak lak, krrrr, krrrrr, krrr*. La cave pue la sueur ; les rats paniquent, crèvent de faim. Ils font ces bruits et alors vous découvrez des trous dans leurs pattes et leurs flancs – ils sont seuls dans leurs cages et tout ce que votre père fait, pour commencer, c'est leur donner de l'eau, donc il est clair que ce sont les rats qui font ces trous, qui se dévorent eux-mêmes. Quand votre père doit partir en mission, il descend à la cave, choisit une cage et crève les yeux de son occupant. Les rats aveugles et affamés excellent à régler leur compte à tous les autres rats, c'est ce que votre père prétend en tout cas. Il charge trois ou quatre cages dans le coffre de sa voiture et démarre. Il revient tard le soir quand le boulot est fait. Je suppose qu'il gagne très bien sa vie ; il travaille pour les usines et les entrepôts, qui l'apprécient parce qu'il nettoie très consciencieusement ensuite.

Donc, ça, c'est Papa. Les mains les plus propres qu'on puisse trouver. Il vous flanque un coup de poing dans les reins, par-derrière, ou vous cogne la nuque et s'éloigne en ricanant tandis que vous rampez par terre, sonnée. Il en fait autant à sa compagne, qui vit

avec vous, jusqu'au jour où il s'en prend à son visage. Elle est prête à beaucoup encaisser, mais pas ça. Un jour, elle laisse un mot sous votre oreiller :

Écoute, je suis désolée. Tu le prendras comme tu voudras, mais je pense que tu mérites mieux. Prends soin de toi.

Vous n'êtes pas trop affectée par son départ, mais vous vous demandez bien à qui vous allez pouvoir taxer des Lucky Strike à présent. Vous n'avez que quinze ans et êtes une gamine instable. Vous ne retournez pas leurs sourires aux gens car vous avez parfaitement compris qu'on peut sourire sans arrêt et n'en être pas moins un salaud. L'un de vos premiers souvenirs c'est d'avoir reposé votre tête sur le lavabo – vous étiez en train de vous laver les cheveux et vous aviez dû faire une pause car vos cheveux mouillés sont si lourds que vous ne pouvez plus relever la tête sans chanceler du cou. Donc vous soufflez et cette main propre s'abat, venue de nulle part, et vous maintient la tête sous l'eau jusqu'à l'évanouissement. Vous reprenez connaissance étendue sur le sol de la salle de bains. Les poumons vous brûlent et s'embrasent de plus en plus à mesure que vous toussiez plus fort, et le preneur de rats est parti depuis longtemps. Il est au travail.

Où intervient le caractère là-dedans ? Juste ici : j'ai toujours été plutôt certaine que je pourrais tuer quelqu'un si j'avais à le faire. Moi-même, ou mon père – celle des deux options qui s'avérerait la plus commode. Je ne tuerais pas par haine ; je le ferais seulement pour résoudre un problème. Et seulement si les autres solutions avaient échoué. On a ce garde-fou dans son caractère ou on ne l'a pas, et comme je l'ai dit, ça se développe tôt. Mon reflet acquiesçait, de temps en temps, d'un lent signe de tête, mais sans jamais dire ce qu'il pensait. Ce n'était pas nécessaire.

Deux professeurs me demandèrent si je postulais à l'université, mais je répondis : « Au-dessus de mes moyens. » En fait, j'étais plutôt certaine que c'était dans ceux du preneur de rats, mais je ne voulais pas avoir cette conversation, ni aucune autre, avec lui. Il me frappait quand l'un de ses rats en cage le mordait. Il me frappait quand je prononçais un mot d'une certaine façon qui lui faisait penser que je me la jouais. (Il disait que la différence entre lui et les autres était que

ceux-ci ne faisaient que penser à me donner un coup de pied dans les tibias à chaque fois que j'employais un mot compliqué, mais que lui prenait les devants et agissait.) Il me frappait quand je ne frémissais pas sous son bras levé et me frappait quand je me recroquevillais. Il me frappa quand Charlie Vacic vint lui demander respectueusement s'il pouvait m'emmener au bal. Je crois me rappeler qu'il commença cette scène-là de façon détournée, en venant jusqu'à moi avec un plat à gratin qu'il laissa tomber sur mon pied. Il y avait presque un élément de farce là-dedans. J'eus soudain l'impression que si je riais ou demandais : « Tu as fini ? » il battrait en retraite. Mais je n'essayai pas de rire, de peur de lancer ma réplique trop tôt ou trop tard.

Il y eut des fois où je pensai que le preneur de rats allait m'assommer définitivement. Par exemple ce matin où il me dit de courir en bas et d'aveugler fissa deux rats avant d'aller à l'école. Je répliquai : « PAS QUESTION », et me préparai intérieurement à voir trente-six chandelles. Mais il ne réagit pas vraiment, se contenta d'indiquer mes vêtements en disant : « Les rats les ont payés », puis mes chaussures : « Les rats les ont payées », et la nourriture sur la table : « Les rats... »

Il les imita : « *Krrrr. Lak lak lak lak.* »

Et de rire.

L'imprévisibilité de son poing ne signifiait pas qu'il fût fou. Loin de là. Il lui arrivait de s'enivrer terriblement mais jamais au point de sembler ne plus savoir ce qu'il faisait. Il essayait de me dresser. À quoi, je l'ignore. Je ne le découvris jamais parce que je m'enfuis presque immédiatement après avoir atteint mes vingt ans. J'aimerais bien savoir pourquoi cela m'a pris si longtemps. Il ne m'avait même pas frappée ce soir-là. Il s'installa seulement dans son fauteuil pour somnoler après le dîner, comme d'habitude. Je le regardai et me réveillai, je me réveillai simplement, pour ainsi dire. Il dormait si paisiblement, un demi-sourire sur le visage. Il ne savait pas à quel point il était pourri. Il ne le saura jamais, n'en aura probablement même pas un soupçon.

Mes pieds me conduisirent dans ma chambre pendant que j'y réfléchissais. Puis je donnai une bourrade d'adieu au matelas. Je

n'emportai pas grand-chose parce que je n'avais pas grand-chose. Mon sac ne contenait qu'un seul bien vraiment important : un drapeau dont m'avait enveloppée Charlie Vacic quand nous regardions les feux d'artifice du 4 juillet au-dessus de Herald Square. Il avait déclaré que c'était un prêt, mais il ne me le redemanda jamais. Dès qu'il avait commencé ses études de médecine, les gens s'étaient mis à parler de lui comme s'il était mort, mais c'était toujours le même vieux Charlie – il m'écrivit depuis le nord de l'État, mentionna le drapeau et le reste. J'avais répondu que je prenais toujours soin du drapeau pour lui. Il occupait une sacrée place dans mon sac mais il n'était pas question de le laisser au preneur de rats.

J'ai bien tenté de trouver la clef de la cave, sans succès. Difficile, de toute façon, de dire si cela aurait valu le coup de libérer ces rats après les avoir laissés mourir de faim sans réagir.

Trois fois j'ouvris et refermai la porte d'entrée pour tester la profondeur du sommeil du preneur de rats, en tâchant de faire le plus petit clic possible. La troisième je l'entendis remuer dans son fauteuil et marmonner quelque chose. La quatrième fois, je n'eus pas le sang-froid de refermer la porte derrière moi, j'ai couru, c'est tout. Deux filles, qui jouaient à la marelle devant la pâtisserie *Aux trois vœux*, dégagèrent aussitôt en me voyant arriver. Je courus sur six ou sept pâtés de maisons, la rue n'était qu'un long ruban flottant de briques, de sonnettes de bicyclettes, de chapeaux et de bas, et ne m'arrêtai aux coins que si j'y étais contrainte par les feux. Je courus si vite que je ne sais pas comment je gardai mes pompes. Un autobus pour traverser la ville puis un trajet de métro jusqu'à la gare routière de Port Authority. « Nerveuse » est loin d'être le mot juste. Je restai debout dans l'autobus, tout près du chauffeur, à regarder derrière, devant, le cœur remué de-ci de-là comme un bol de soupe chaude, les mains fourrées au fond de mes poches pour qu'on ne puisse pas m'attraper par la manche. J'étais prête à voir apparaître le preneur de rats. Si prête. Je savais ce que je ferais. S'il essayait de me prendre par le coude, s'il essayait de me retourner, je banderais tous mes muscles et lui enverrais un coup de boule dans le front. Je me tenais prête,

jusqu'à l'arrivée à Port Authority où la priorité fut d'abord de ne pas me faire piétiner.

Je ne m'attendais vraiment pas à ce genre de tohu-bohu. Si j'en avais eu le temps, je me serais tenue tout à fait immobile, les yeux fermés et les mains pressées sur les oreilles, en attendant l'occasion de m'avancer vers le comptoir sans qu'on m'écrase ou qu'on me hurle dessus. Les gens se ruiaient sur le dernier autocar avec tous leurs biens – on aurait dit que toute personne assez malheureuse pour rester sur le quai se transformerait en citrouille quand l'horloge sonnerait les douze coups. Je m'affalai dans l'autocar avec un gang de sept personnes particulièrement énergiques – une famille, je crois – m'affalai à nouveau, cette fois à l'extérieur, prise dans les plis du pardessus d'un homme, avant de me précipiter au comptoir pour tenter de savoir où se rendait ce dernier autobus. J'aperçus le preneur de rats, long, grand et inflexible, le quatrième dans la file et je ramenai mon col de manteau sur ma tête. Je le vis sortir d'un taxi et marcher à grands pas vers moi, les veines saillantes sur le front, l'air absolument sérieux. Je tournoyai et le revis qui frappait les vitres de l'autocar et tâchait de me trouver parmi les passagers. D'accord, en fait il n'était pas vraiment là du tout, mais ce n'était pas du tout une raison de se détendre – ça lui ressemblerait bien d'apparaître, je veux dire de se matérialiser un ou deux instants après que j'aurais baissé ma garde. Je le vis au moins vingt fois, fondre sur moi de toutes les directions avant que j'atteigne le comptoir. Et quand j'y arrivai enfin pour de bon, le préposé m'apprit que c'était fermé pour la nuit.

« Quand rouvrez-vous ? »

— Six heures du matin.

— Mais je dois partir cette nuit. »

C'était un connard, en substance. « Connard » n'est pas un mot dont je me sers volontiers ou facilement. Je ne me promène pas en disant de tel ou telle que c'est un connard/une connasse. Mais ce type était gratiné. J'étais là, le regardant à travers la vitre à pleurer désespérément et lui qui se caressait la moustache comme si c'était un petit animal grincheux. Il me vendit un billet cinq minutes avant

le départ de l'autocar et seulement parce que je lui avais glissé cinq dollars de plus. Je sentis une pointe de sarcasme me monter aux lèvres tandis qu'il prenait l'argent, mais veillai à tenir le billet avant de dire : « Vous êtes mon héros. » J'allais jusqu'au bout de la ligne, parce que c'était le plus loin possible – d'après le billet, le dernier arrêt s'appelait Flax Hill, et je n'en avais jamais entendu parler.

« Flax Hill ? Où cela se trouve-t-il, selon vous ? »

— En Nouvelle-Angleterre, fit mon héros. Vous allez manquer cet autocar.

— Où, en Nouvelle-Angleterre ? Je veux dire... quel État ? Le Vermont, ou quoi ? »

Il m'étudia en plissant les yeux, et choisit l'un de mes nerfs, un gros nerf bien juteux qu'il aurait adoré presser.

« Ou quoi », reprit-il.

Il abaissa le store derrière la vitre et je m'élançai. Il ne restait que deux sièges de libres dans l'autocar – l'un à côté d'un vieil homme et l'autre à côté d'une femme de couleur qui dormait, la tête calée sur la vitre. L'homme sentait vaguement l'urine alors je m'assis près de la femme qui ouvrit les yeux, me demanda si elle devait se lever, hochla la tête et se rendormit quand j'eus dit non. Elle avait l'air quasi éteinte.

De l'autre côté du passage, un bébé se mit à hurler et sa mère le fit danser sur ses genoux pour tenter de le calmer. Mais les cris se succédaient, primaux, presque satisfaits – c'était une juste protestation. Je ne pouvais décider si c'était une fille ou un garçon ; les seules certitudes étaient une quasi-calvitie et une rage incandescente. Le mioche n'aimait pas sa couverture, ni son hochet, ni le giron où il était assis, ni le monde... le moment était venu d'exiger de la qualité. La scène se poursuivit jusqu'à ce que la mère, qui avait regardé dans le vide, reprenne soudain ses esprits et lance à son enfant un regard particulièrement méchant avec cette information : « Ce n'est pas *mon* bébé qui se tient comme ça. » L'intéressé parut stupéfait, hoqueta quelques fois et se tut.

Je serrai doucement mon billet-talisman entre les mains jusqu'à ce que le véhicule quitte la gare, même si au fond de moi je savais qu'il

était impossible au preneur de rats de deviner où j'étais. L'idée ne lui serait pas venue que je quitte l'État. Peut-être qu'il ne chercherait pas trop sérieusement. Peut-être qu'il se contenterait de hausser les épaules en pensant : *Eh bien, voilà qui allégera la note de l'épicier.* (En fait, je savais qu'il en serait fou à tuer – je l'entendais presque vociférer : « Je suis un PRENEUR DE RATS. C'est pas une misérable de pacotille qui va me laisser tomber, même si c'est ma fille! »)

Ne pense pas à son visage – Flax Hill, Flax Hill. Avec un tel nom, je me dirigeais probablement vers la campagne. Clair de lune, foin, vaches ruminantes qui échangeaient de lents meuglements de conversation. C'était un scénario dont je n'étais pas trop sûre. Mais j'étais partante. J'étais bien obligée.

Mon sac faisait un assez bon oreiller. J'écoutai le tambourinement des roues de l'autocar sur la route, songeai que s'enfuir de chez soi est simple comme bonjour une fois que la décision est prise et, après m'être installée de manière à ne pas toucher les membres de ma voisine, je m'endormis.